

Articles de Fond

L'EUROPE ET L'AMERIQUE

CONTRASTE DE DEUX CONTINENTS [*]

ANDRÉ SIEGFRIED. (Paris)

Nous vivons dans un âge de nationalisme intense, et cependant c'est de plus en plus sous l'aspect continental que se présentent et se posent les problèmes de notre temps. Sans doute y a-t-il toujours des problèmes propres à la France, à l'Allemagne ou à l'Angleterre, mais il y a aussi, et de plus en plus, des problèmes européens, américains ou asiatiques. Il est donc permis d'envisager l'Europe et l'Amérique sous leur aspect continental, pour chercher à préciser soit leurs ressemblances soit leurs contrastes.

Existe-t-il une Europe, objectera-t-on ? J'avoue me l'être quelquefois demandé, mais toujours quand j'y étais. Vue de loin, l'Europe apparaît une, malgré tout, avec sa personnalité propre et sa civilisation. L'expérience est la même s'il s'agit du Nouveau Monde. Comparons donc ces deux domaines de la race blanche, qui l'un et l'autre appartiennent à la famille occidentale.

I. — L'EUROPE ET LA CIVILISATION EUROPEENNE

La civilisation européenne me paraît relever d'une triple conception, de la connaissance, de l'homme, de la production industrielle.

Notre conception de la connaissance, nous la tenons des Grecs, qui, les premiers, ont libéré la science et l'esprit humain de toute préoccupation magique ou religieuse, dès l'instant qu'il s'agissait

[*] Conférence faite par M. André Siegfried à l'Université d'Istanbul, le 22 mars 1940.

d'observer, de raisonner ou de connaître. Depuis eux, la science a été, en quelque sorte, laïcisée et ils ont transmis cette méthode, fondée sur un usage logique et l'intelligence, à tous ceux qui, depuis lors, ont été à la tête du progrès humain. Partout où l'on pense comme les anciens Grecs, on est en Occident et c'est en Europe que se trouve le foyer de cette culture illuminée et libre. Notre conception de l'homme, considéré comme un individu digne de respect parce qu'unité pensante, nous la tenons également de la Grèce ancienne. Mais le christianisme a ajouté à cette notion celle de l'individu spirituel, égal en dignité à tous les êtres humains susceptibles d'être régénérés ; et le XVIIIème siècle, transposant dans le domaine politique cette affirmation spirituelle, a renouvelé l'image que nous nous faisons du citoyen : 1789 a donné de l'homme une nouvelle idée. Les anciens Grecs, résistant aux Perses, se déclaraient fièrement des hommes libres. L'Europe authentique tient un langage analogue.

Il y a enfin une certaine conception de la production industrielle, dont l'Europe a été l'initiatrice. Depuis qu'il y a des hommes il y a sans doute de l'esprit inventif : l'invention n'est nullement propre à notre continent. L'artisan, avec les merveilles de ses créations, a existé partout, depuis les temps néolithiques, et là encore il n'y a rien qui distingue particulièrement le producteur européen. Mais, au XVIIIème siècle, l'Europe occidentale paraît avoir renouvelé, avec l'usage de la machine, les procédés industriels tels qu'ils existaient sans doute depuis des milliers, des dizaines de milliers d'années : la pratique de la machine à vapeur paraît avoir ouvert un nouvel âge de l'humanité, dont il faudrait parler comme on le fait de l'âge du bronze ou de l'âge du fer, comme on parle du passage du paléolithique au néolithique. Ici c'est l'Europe qui est l'initiatrice : elle a introduit dans le monde un souci de progrès, de transformation, de dynamisme, dont nous ne savons même pas, à vrai dire, s'il est un bien. M. Paul Valéry a parlé, à ce sujet, d'une grande aventure, dont nous ne connaissons ni ne pouvons même prévoir la fin.

Ces trois traits combinés évoquent la civilisation européenne. C'est en effet la combinaison, paradoxale et au fond contradictoire, d'un esprit d'initiative, d'innovation, de création, avec un esprit critique, qui discute, mesure, pèse et au fond nie. Il y a d'une part une confiance magnifique dans l'homme, la conviction qu'il doit et qu'il peut faire lui-même sa destinée, en refusant de se soumettre

à la fatalité : « Aide-toi le Ciel t'aidera » est un proverbe typiquement européen. Mais que signifie - t - il sinon qu'on se tirera d'affaire sans les Dieux, et au besoin contre eux, c'est-à-dire en ne comptant au fond que sur soi-même ? Et nous discernons alors un second aspect de l'attitude européenne, cet esprit de révolte, individualiste, non-conformiste, protestataire, que le vieux continent est seul, oui seul parmi les continents, à posséder. Je me demande parfois si le vrai patron de l'esprit européen n'est pas ce légendaire Prométhée, qui dérobe le feu aux Dieux pour le transmettre aux hommes, fondant ainsi, contre Zeus, l'industrie moderne et l'indépendance de l'homme à l'égard de la Nature. C'est un révolté, et Zeus le punit, car, on le sait, un vautour lui déchire le foie sur les hauteurs du Caucase, où il expie la peine d'avoir cru en l'homme.

La civilisation européenne s'est formée et développée dans des conditions géographiques spéciales. Elle est l'œuvre d'une race, la race blanche, dans un continent, spécial entre tous, dont on peut dire qu'il est à mesure humaine. Pendant bien des siècles, Europe et race blanche ont été pratiquement des termes synonymes : la race blanche était presque toute en Europe et il n'y avait pas de blancs au delà de l'Océan Atlantique. L'Europe, disions-nous, est un continent à mesure humaine, et c'est en effet le caractère sur lequel il faut, je crois, insister. La Nature n'y est nulle part écrasante ou disproportionnée ; l'homme l'adapte et s'y adapte en la conquérant. « La parole de Protagoras, que l'homme est la mesure des choses, écrit M. Paul Valéry, est une parole caractéristique, essentiellement méditerranéenne ». On pourrait, sans inexactitude, ajouter : essentiellement européenne. Car la Nature européenne est partout dominée, domestiquée, civilisée et, à vrai dire, humanisée. L'homme, de ce fait, apprend à tenir compte, soit des nécessités de la Nature, c'est-à-dire de ses lois, soit des règles imposées par le temps, par la maturation, par le rythme même des choses. Un sens particulier de la proportion naît de la sorte, et quand il n'en est plus ainsi, on n'est plus en Europe. Le foyer de la civilisation européenne, c'est la Méditerranée, qui en est l'origine, c'est l'Europe centrale et occidentale. Là, mais particulièrement en Méditerranée, sont nées les grandes idées de notre civilisation. « L'édification de la personne humaine, écrit encore M. Paul Valéry, la génération d'un idéal du développement le plus complet ou le plus parfait de l'homme, ont été ébauchés ou réalisés sur nos rivages

l'homme élément politique, membre de la Cité ; l'homme entité juridique définie par le Droit ; l'homme égal à l'homme devant Dieu et considéré *sub specie aeternitatis*, ce sont là des créations presque entièrement méditerranéennes dont on n'a pas besoin de rappeler les immenses effets. Qu'il s'agisse des lois naturelles ou des lois civiles, le type même de la loi a été précisé par des esprits méditerranéens. »

Cette conscience de la proportion que possède l'Européen, s'étend également au temps. L'Europe est le seul continent où compte vraiment la mémoire du passé. Notre civilisation est, avant tout, basée sur une tradition, qui ne nous étouffe pas, qui ne nous asservit pas, mais qui nous sert de terroir. Le mot de Comte, que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants, s'applique parfaitement à notre milieu social. Un Français par exemple, et surtout sur la côte méditerranéenne, a deux mille ans derrière soi et le sait. Qu'il regarde autour de lui, ou sous lui, partout il saisira la trace de civilisations successives et superposées dont il constitue la couche supérieure. La richesse de ce palimpseste est énorme et nous en profitons plus encore que nous ne le croyons. Mais, dira-t-on, l'Asie n'a-t-elle pas encore bien plus de siècles ? Peut-être en a-t-elle trop pour se rendre compte de ce que signifie son écrasante richesse : l'expérience nous enseigne que bien souvent l'Oriental se désintéresse du passé ; la proportion lui manque, il est englouti dans ce torrent de siècles. Quant à l'Américain, de ce point de vue, il n'a pas beaucoup d'eau sous la quille.

On conclura de ce qui précède que l'Europe n'est ni très jeune ni très vieille. On peut dire que les continents, que les pays ont un âge. Économiquement parlant, ils sont jeunes quand ils possèdent plus de ressources naturelles encore vierges que d'hommes ou de capitaux pour les mettre en valeur. Ils sont mûrs, éventuellement vieux, quand la marge des possibilités naturelles est devenue étroite, quand il y a plus d'hommes, de capitaux qu'il ne reste de ressources brutes disponibles. Quel est, dans ces conditions, l'âge de l'Europe ? C'est une dame, il serait discourtois de préciser. Disons cependant que les ressources naturelles européennes ont été largement utilisées, que la population est devenue trop dense pour se nourrir des productions du sol, que la capacité de production industrielle est devenue excessive par rapports aux marchés extérieurs disponibles. L'âge évidemment n'est plus celui de la jeunesse. Est-ce la vieillesse ? Non sans doute. L'âge mûr probablement. Mais

dans ce domaine les pays, comme le Docteur Faust, peuvent rajeunir, même sans faire appel au Diable... Il n'y a point ici de fatalité.

Les conséquences politiques et sociales de ce qui précède sont frappantes. En raison de l'usure, de la concurrence, de la densité démographique, il est devenu difficile, en Europe, de produire. L'Européen, dans ces conditions, est plus tenté de partager ce qui est déjà produit que de chercher à réaliser des productions nouvelles. Partager demande en l'espèce un moindre effort. Deux tentations, qui paraissent commander la récente destinée du continent, se présentent de ce fait. D'une part, la tentation de lutter, non pour la production, mais pour le partage des richesses, et c'est la source des mouvements révolutionnaires. De l'autre la tentation, permanente dans notre histoire, de lutter pour le partage des territoires, qui sont en quantité insuffisante par rapport à une humanité trop nombreuse : et c'est la source de l'esprit de conquête, de colonisation, d'impérialisme. Dans une page désabusée, excessive peut-être, mais forte, M. Paul Morand a exprimé cette amertume de l'Européen, devant des conditions si sévères : « Europe égoïste, envieuse, démocratique et dispersée, comme toutes les vieilles péninsules : curieux et minuscule spectacle vu du dehors, à l'heure où le monde appartient aux continents massifs : Afrique, Asie chinoise, Amérique du Nord, en forme de massue et de casse-tête. Europe démantelée par les explosifs modernes, le goût de l'argent et l'esprit de révolte. Europe devenue si laide, mais notre mère... »

Ainsi la rivalité, la lutte, l'insécurité, l'émulation semblent être la destinée, la loi de l'Europe. C'est son malheur, sa misère, c'est aussi sa grandeur.

II. — L'AMÉRIQUE ET LA CIVILISATION AMÉRICAINE

Ce qui me frappe surtout en Amérique, non seulement aux États-Unis, mais dans le continent entier, c'est la grandeur de la Nature. Les États-Unis couvrent 8 millions de kilomètres carrés ; le Texas, qui n'est qu'un simple État, a 689.000 kilomètres carrés, ce qui signifie qu'il est plus grand que la France ; la Californie, avec 410.000 kilomètres carrés, est de la même taille que la Suède ; il y a 5.000 kilomètres de New-York à San Francisco, 2.000 de la frontière canadienne au Golfe du Mexique. Cette amplitude apparente le Nouveau Monde, moins à l'Europe, qu'à l'Asie, à l'Afri-

que : devant le Niagara, le Canon du Colorado, les Plaines de l'Ouest, les Llanos ou les Andes, on pense malgré soi au Thibet, au Sahara. Il ne suffit pas de dire que c'est grand ; c'est bâti sur un autre plan que notre nature européenne ; le coupeur céleste paraît s'être servi d'une autre étoffe, d'autres instruments de création. Il y a surtout opposition entre la massivité américaine et l'articulation européenne. Regardez la carte des Etats-Unis par exemple : pas de péninsules, pas de golfes pénétrant profondément dans les terres, mais une masse aux traits simples, faisant penser à une épaule carrée, à une commode solide. L'Europe, au contraire, s'avance dans l'Atlantique comme une main aux doigts effilés, et de toutes parts la mer la pénètre...

La conséquence, en ce qui concerne l'Amérique, c'est que la parole de Protagoras, que l'homme est la mesure des choses, perd tout son sens. La comparaison ne joue plus. On est en présence de la Terre elle-même, avec ses proportions d'éléments. La nature n'a pas été vaincue : on croit la conquérir, on lutte avec elle, on semble vainqueur, mais en fin de compte on ne s'y adapte pas. Elle demeure toujours là, contenue peut-être, mais prête à reprendre, à la moindre négligence, au moindre relâchement de l'homme, le terrain qui a été gagné sur elle. De là, entre l'être humain et la Nature, une série de relations ne rappelant plus du tout l'expérience européenne. Devant la forêt vierge de l'Amérique du Sud, devant les Andes, on se sent plutôt découragé par l'énormité de l'effort à fournir. Aux Etats-Unis, l'action du colon semble avoir été couronnée de succès, mais l'Américain, ayant conquis la Nature trop vite, la méconnaît : il n'y a ni adaptation au sol, ni adaptation au temps : la société américaine ne comprend pas de paysans, mais seulement des entrepreneurs de culture, ce qui n'est pas la même chose. Le temps même semble être devenu, dans la pensée des hommes, une notion artificielle : on croit qu'on peut en changer le rythme. Le sentiment du passé y existe mais étroit, limité au maximum à quatre ou cinq siècles. Dans certains cas, le souvenir historique n'atteint pas un demi-siècle. M. Wickham Steed m'a raconté que deux Californiens, à qui il demandait quel était leur plus ancien souvenir historique, répondaient, après s'être consultés : « Well, I think, Tariff Me Kinley ». Or, le tarif Me Kinley date de 1890 et ce n'est après tout qu'une loi douanière ! Voilà une civilisation qui s'est libérée, ou croit s'être libérée, soit de la géographie, soit de l'histoire. Elle insiste sur la volonté humaine, toute puissante

dans le domaine de la technique, Est-ce elle qui a raison ?

Manifestement, l'âge économique est ici celui de la jeunesse. Tous les signes concourent dans ce sens. La densité de la population est faible : 7 habitants au kilomètre pour l'ensemble de l'Amérique du Nord, 16 habitants pour les Etats-Unis. Il y a, c'est évident, plus de ressources naturelles qu'on n'a pu encore en mettre en valeur. La marge encore existante laisse une carrière ouverte aux possibilités, à l'effort. La « frontière », dans le sens où l'on emploie ce mot aux Etats-Unis, c'est-à-dire l'espace libre offert à l'initiative, c'était encore une réalité il y a trente ans et l'on ne peut dire, même aujourd'hui, que la fenêtre symbolique de l'Ouest soit fermée. La conséquence, c'est que, dans pareil pays, chacun croit le succès individuel possible, dans le cadre social existant. Si ce n'est plus vrai, du moins le croit-on encore. Et, si on ne le croit plus, c'est tout récemment qu'on a cessé de le croire. La conviction que l'individu peut réussir sa carrière individuelle, c'est la source de l'état d'esprit conservateur. Même au temps de Roosevelt, il est impossible de classer les Etats-Unis parmi les pays révolutionnaires.

Il s'ensuit que les réactions européennes dont nous parlions plus haut n'existent pas en Amérique. Bien au contraire, ce sont des réactions contraires qu'on y observe. Il y a, dans ce nouveau monde, une abondance quasi-illimitée de territoires. Une fois leur territoire national constitué, les Etats-Unis n'éprouvent donc aucun appétit de conquêtes territoriales nouvelles : cela ne les intéresse pas, et pas davantage ne les intéresse la conquête coloniale. Que ferait-on de nouveaux kilomètres carrés, dans un pays qui possède ces kilomètres carrés, par millions ? L'Amérique nous montre avec orgueil, et quelque peu à la façon d'une leçon, la frontière américano-canadienne : 5.000 kilomètres, dans un pays semblable des deux côtés, et cela sans un fort, sans un canon, sans un soldat. Nous admirons, mais en nous disant aussi que le mérite est mince et qu'on ne se dispute guère, dans aucun pays, pour des richesses qui sont à l'état de pléthore.

Il en est de même dans la politique intérieure, du moins il en a été de même jusqu'ici. Dans ce pays jeune, il est plus facile de produire que de partager, ce qui signifie qu'on accepte l'ordre social existant parce qu'on croit pouvoir individuellement y faire avec succès son chemin. Le moindre effort est la production, faire une révolution serait plus difficile que de gagner une fortune. Il n'y a donc guère de révolutionnaires et la tradition, même quand elle

est démagogique, demeure individualiste, disons le mot, conservatrice. On peut se demander si cette atmosphère va durer, et certains signes nous laissent entendre que non, mais une psychologie suivit longtemps aux conditions qui en ont provoqué la naissance. Concluons donc que l'Amérique, qui est un continent, est surtout un âge.

III. — QUI VA L'EMPORTER ?

L'Europe a été, au XIX^{ème} siècle, le leader, l'animateur industriel de la planète. Doit-on penser que l'Amérique va la remplacer dans cette direction mondiale ? Il s'agit du reste du sort de la civilisation occidentale elle-même : va-t-elle continuer de reposer sur l'Europe ? Peut-être émigrer dans le Nouveau Monde ? Envisageons la question, sans oublier la guerre sans doute, mais en considérant volontairement l'Europe comme une unité de culture, car nous ne renonçons pas à la conception d'une Europe fidèle à sa tradition.

Les conditions de la concurrence industrielle entre l'Europe et l'Amérique sont beaucoup plus claires et simples qu'on ne le croirait à première vue. L'Amérique (nous pensons surtout ici aux Etats-Unis) l'emporte quand jouent à plein ces trois facteurs de la production moderne : la machine, la série, la masse. Machine, série et masse, donnent tout leur rendement aux Etats-Unis, parce que la nature y est plus jeune, avec une abondance plus grande de matières disponibles. Ajoutons que le cadre géographique, plus simple, plus vaste, se prête mieux au jeu de la série : il n'y a ni douanes intérieures, ni frontières économiques à l'intérieur d'un immense espace, où le libre-échange règne en fait. Ajoutons encore que le client américain, laminé par l'assimilation, se trouve économiquement unifié, comme une matière première préparée par une fusion, et par conséquent répond docilement aux propositions que lui fait le producteur : il accepte sans récrimination, avec discipline, l'article standardisé. Ces conditions sont propres à l'Amérique, dont le climat convient parfaitement à la production industrielle moderne, mais n'oublions pas que le génie européen s'est transplanté dans le nouveau monde : il y opère sans effort, avec l'optimisme et la confiance de la jeunesse, avec une foi toute neuve dans la démocratie et la liberté. Il y a là une réalisation dont nous aurions tort de méconnaître la grandeur.

Mais l'Europe n'est pas battue dans tous les cas. Quand la

machine, pour une raison ou pour une autre, n'est pas utilisable intégralement, il faut se rabattre sur la main d'œuvre: or, en Amérique, cette main d'œuvre est trop chère, et dans ces conditions le prix de revient américain est distancé. Il en est de même quand une production, du type de la production de qualité, nécessite l'intervention humaine, celle non seulement du bras mais du cerveau: les lois de la série cessent alors de jouer, car la diversité devient une supériorité, de même que l'initiative du travailleur. Dans les deux cas, l'Amérique est handicapée et même disqualifiée: l'Europe fait mieux ou moins cher.

Quelles sont donc les conditions qui laissent, en l'espèce, une supériorité éventuelle au vieux continent, même si son rival est paré de tous les prestiges de la jeunesse? L'Europe bénéficie d'un double avantage: elle possède plus d'individualité, combinée avec plus de frugalité. Car, avec tous ses défauts, elle conserve l'individualité qui, du point de vue de la série, est peut-être elle-même un défaut. L'Américain possède l'individualité dans son incontestable génie inventif, mais l'Européen — nuance subtile — est créateur, ce que l'Américain n'est que rarement. Cet esprit créateur, chez l'homme du vieux pays, est sans doute le fait d'un acquit basé sur une longue tradition; il est peut-être aussi l'effet de l'émulation qui résulte des divisions mêmes du continent. Quant à notre frugalité, elle nous permet une résistance que les gens des pays neufs n'ont sans doute pas au même degré. Dans la terrible concurrence, qui est la loi de l'Europe, nos marges de succès sont plus étroites qu'au delà de l'Océan, et cette difficulté même entretient l'Européen dans un état d'alerte constante: pour réussir il faut qu'il soit autrement débrouillard, autrement ingénieux que l'Américain; s'il n'était, par la difficulté même, sans cesse affiné comme une lame, il ne survivrait pas. Ces qualités, nées du malheur autant que du succès, valent-elles la jeunesse, l'optimisme, le goût du progrès qui règnent en Amérique, je ne sais. En tout cas pouvons-nous suggérer que le domaine propre de l'Europe demeure la qualité, la spécialité, la difficulté, la non-conformité. Qu'on analyse les ventes de l'Europe à l'Amérique, du moins considérées dans des années normales, elles relèvent toutes de cette distinction. Pour réussir dans les mêmes conditions où réussit l'Amérique, il faudrait que l'Europe bénéficiât des mêmes circonstances économiques: l'absence de frontières douanières, la normalisation de la clientèle. C'est un résultat que le vieux continent pourrait obtenir, mais au prix d'une trans-

formation politique si profonde qu'on se demande si sa personnalité serait encore reconnaissable. Dans la période actuelle, non encore périmée, c'est, entre l'Europe et l'Amérique, la lutte de l'articulation contre la massivité.

Il y a une dizaine d'années, j'entends, avant la grande crise de 1929, chacun s'attendait à voir la production américaine balayer, comme une inondation, les marchés internationaux. Il ne semblait pas invraisemblable que les Etats-Unis prissent, en tant que leaders de la civilisation occidentale, la direction économique de la planète entière. Même avec une Europe déchirée par la guerre, il est aujourd'hui peu probable que cette éventualité se produise. Il semble plutôt qu'un partage d'influence prenne place entre les deux continents.

Nous pouvons imaginer assez bien ce que l'Amérique va prendre et sans doute garder : l'exportation des articles de grande série, celle des machines, des machines-outils et en général de ce qu'on pourrait appeler l'équipement du XXème siècle. Peut-être les Etats-Unis accepteront-ils le rôle de commandataire des pays nouveaux, qui appartenait traditionnellement à l'Angleterre ? Il y a lieu de croire qu'ils tiendront la tête du progrès dans les recherches des laboratoires, dans l'utilisation au maximum des moyens matériels qui marquent plus que tout le génie de notre époque.

L'Europe, si elle ne se détruit pas elle-même dans ses luttes intestines, peut, par contre, espérer garder l'exportation industrielle de qualité, l'exportation de l'outillage industriel (concurrentiellement avec les Etats-Unis), l'exportation surtout de l'outillage technique savant et raffiné. Mais là ne s'arrêtent pas ses possibilités, car elle demeure incomparable dans ce qu'on pourrait appeler la gestion des services économiques internationaux : qu'on pense au canal de Suez, à la gestion des banques internationales, aux entreprises de transport maritimes, elle est demeurée jusqu'ici inégalée. Ce que lui demande en somme le monde extra-européen, c'est la fourniture d'individualités compétentes et supérieures. L'Europe, en fin de compte et même quand les marchés extérieurs lui manquent, continue de fabriquer et d'exporter des cerveaux. Son prestige, à cet égard, n'est pas terni : elle conserve la direction mondiale de l'esprit. Il n'est pas excessif de dire que le sort de la culture intellectuelle continue de reposer sur elle. Nous retrouvons ici une condition nécessaire de survie : la civilisation occidentale, telle que nous nous sommes habitués à la concevoir, ne durera que si elle respecte

les principes qui lui ont donné naissance, c'est à dire le respect de l'individu et le respect de la liberté. Là réside en somme l'enjeu de la lutte engagée en Europe. Nous pourrions sans doute imaginer le vieux monde renouvelé par la seule technique, à laquelle on sacrifierait toute la fantaisie des flammes individuelles : le rendement serait peut-être accru, mais notre civilisation aurait perdu sa source vive.

L'Europe et l'Amérique appartiennent l'une et l'autre à la tradition occidentale. Mais l'Europe est née dans la Méditerranée, c'est-à-dire dans une nature spéciale, qui l'a marquée de façon durable, et jusqu'ici indélébile. L'Amérique, cet Extrême-Occident, appartient à une atmosphère différente, elle évolue et se développe dans une nature qui ne ressemble plus en rien à celle où s'est formée notre civilisation. Il sera bien curieux, dans l'avenir, d'observer dans quelle mesure, la civilisation occidentale des Américains se transformera dans un milieu si nouveau. Le terme d'Occident pourrait alors perdre quelque chose de l'unité qu'il conserve encore aujourd'hui.
